

CHRONIQUE.

OCTOBRE :—Légende.

CANADA :—Le prix de poésie.—L'Institut-Canadien.—Nécrologie.—Le Prince Arthur.
—L'Honorable Rose.—M. Provencher.

ROME :—Le Port d'Ostie.—Nouvelles religieuses.—Les Congrès.—La Traite des morts.
—Le R. P. Hyacinthe.

FRANCE :—Pie IX et l'Empereur.—Etat de la situation.

ANGLETERRE :—La question irlandaise.

PRUSSE :—Panique.—Les uniformes.

AUTRICHE.—Guerre de plumes.

RUSSIE :—Nouvelle évolution politique.

ITALIE :—Situation.

ESPAGNE :—Fanfaronade américaine.

TURQUIE :—Note du Sultan au Pacha d'Egypte.

AMÉRIQUE :—Le centenaire de Humboldt.

I.

OCTOBRE devrait s'appeler Décembre comme Novembre et Décembre devraient changer de noms, mais telle est la routine ou l'amour du passé, que le dixième mois de notre année s'appelle encore le huitième, comme lorsque l'année commençait en Mars.

Au temps de Domitien, des flatteurs lui donnèrent le nom de ce monstre, comme on avait donné au mois d'Août celui d'Auguste, mais après la mort du tyran un décret expulsa cette flatterie.

A propos de saint Remi, dont la fête tombe le premier, les bonnes gens ont fait un calembour ; et en parlant d'un pécheur auquel le confesseur a refusé l'absolution, ils disent qu'il est de la confrérie de saint Remi.

Le 3 on fête saint Léger ; les laboureurs ne sèment pas ce jour là dans la crainte que le blé ne vienne pas assez *lourd*, c'est encore un calembour.

Au sujet de saint François d'Assise honoré le 4, on dit d'un homme sans le sou, qu'il a le *mal de saint François* : on veut dire qu'il est pauvre, mais la pauvreté n'est pas un mal, elle a sauvé plus d'hommes que les richesses.

Le 6 l'Eglise honore saint Bruno, le fondateur des Chartreux qui ne parlent qu'une fois la semaine. On raconte qu'un amateur, admirant un beau portrait de ce saint, s'écria :

“ Il parlerait, si sa règle ne lui inspirait pas le silence.”

Un dicton populaire s'attache à saint Luc, patron des artistes fêté le 18 octobre :

A la saint Luc tue tes pourceaux,
Et bondonne bien des tonneaux.

On dit d'un lourdeau qu'il est “ *léger* comme un oiseau de saint Luc,” le bœuf ailé, emblème que les artistes représentent aux pieds du saint Evangéliste.

Saint Crespin, honoré le 25, est le patron des cordonniers. D'un homme chaussé trop à l'étroit, on dit qu'il est dans la prison de saint Crespin.

C'est en Octobre que les prudents ménages font leur provision d'huile ; cette année, ceux qui ne l'ont pas faite, feraient bien de faire leur provision

de bois, car les Almanachs et les savants s'accordent à prédire un hiver long et rigoureux : vous pouvez les croire, ils sont infailibles !

Ce mois n'est pas le plus sain de l'année, le froid et le chaud qui s'y débattent, causent de fréquentes maladies, qui, en même temps que la chute des feuilles, augmentent la mortalité. Au mois d'octobre, reprenez les habits d'hiver, c'est le conseil de la prudence antique.

II.

Le 22 du dernier mois L'Université-Laval donnait une séance solennelle pour la distribution des grades académiques, et pour celle du prix de Concours de poésie.

C'est M. Lemay qui, pour la seconde fois, a obtenu la *médaille d'or* pour l'hymne national demandé. Un nouveau Concours d'*Eloquence* a été ouvert, qui alternera avec celui de Poésie ; en voici le règlement :

RÈGLEMENT DU CONCOURS D'ÉLOQUENCE FRANÇAISE.

Art. I. La faculté des Arts de l'Université-Laval ouvre un concours d'éloquence française qui doit alterner avec le concours de poésie. (Celui-ci n'aura plus lieu que de deux ans en deux ans.)

Art. II. Les travaux de ce concours ne doivent pas exiger moins d'une demie heure de lecture, ni plus d'une heure, à moins qu'une dérogation à cet égard ne soit permise formellement par la faculté.

Art. III. Trois médailles frappées aux armes de l'Université-Laval, avec l'inscription "Prix d'éloquence" et la date, sont proposées aux lauréats : l'une en or, la seconde en argent, la troisième en bronze.

Art. IV. Ces prix sont donnés au mérite absolu, et proclamés en séance solennelle de l'Université.

Art. V. L'œuvre des concurrents doit être adressée, en double copie et *franco*, au secrétaire de la Faculté des Arts, avant le 30 mai de l'année du concours, et porter une épigraphe ou devise reproduite dans un pli cacheté contenant le nom et la demeure de l'auteur avec la déclaration signée que l'ouvrage est inédit.

Art. VI. Toutes les pièces envoyées deviennent la propriété de la faculté des arts, qui seule peut permettre de les publier.

Art. VII. Ces pièces sont soumises à l'appréciation d'un jury choisi par cette même faculté.

Art. VIII. Sont exclus du concours : 1o. les membres et les officiers de l'Université-Laval : 2o. les élèves des collèges et des écoles : 3o. tous ceux qui se font connaître directement ou indirectement avant la proclamation des lauréats.

SUJETS PROPOSÉS.

Pour le concours d'éloquence : *Eloge historique de Champlain*—Epoque de rigueur, 30 mai 1870.

Pour le concours de poésie : *le Concile Œcuménique et le monde*—Epoque de rigueur, 30 mai 1871.

Le 23 septembre, l'Institut Canadien, prenant en considération les décrets de la Sacrée Congrégation de l'Index, a pris la résolution suivante :

" Que les membres catholiques de l'Institut-Canadien, ayant appris la condamnation de l'*Annuaire* de 1868 de l'Institut-Canadien par décret de l'autorité romaine, déclarent se soumettre purement et simplement à ce décret."

Le clergé de Québec et celui de Trois-Rivières ont perdu plusieurs de leurs membres.

M. Louis Duhaut, curé de Saint Stanislas, diocèse de Trois-Rivières, était né en 1825 à Charlesbourg. Ordonné prêtre en 1852, il fut d'abord missionnaire de Wolton, puis curé de Saint Maurice en 1857, et enfin curé de Saint Stanislas qu'il desservait avec zèle depuis quatre ans.

M. l'abbé Edouard-Gabriel Plante, était né à Québec le 14 Décembre 1813. Il fut ordonné prêtre en 1836, et aussitôt nommé Vicair de Québec. Il demeura dans le ministère jusqu'au moment où la confiance de son évêque l'appela à la direction de l'Hôpital-Général qu'il a desservi pendant dix-huit ans. Homme d'étude, il avait travaillé beaucoup sur l'histoire du Canada. Ses précieuses qualités et ses vertus l'ont fait aimer de tous ceux qui l'ont connu ; les regrets que cause sa mort sont universels.

Le 26, s'éteignait le vénérable M. Bélanger, curé de Saint Ours, frappé de paralysie ; il eut cependant le temps de recevoir avec pleine connaissance tous les secours de la religion. Sa charité était sans bornes ; il donnait tant qu'il pouvait avoir, ne gardant rien, se privant de tout pour secourir les malheureux qui le pleurent aujourd'hui, et dont les larmes font son plus bel éloge.

A Rome, les Zouaves Canadiens ont également eu la douleur de perdre et d'enterrer une nouvelle victime du climat, dans la personne de M. Charles Taschereau.

Une nouvelle plus consolante qui nous est aussi arrivée de la Ville Sainte, a été la nomination de M. C. S. Cherrier, au grade de Chevalier de l'Ordre de Saint Grégoire-le-Grand.

Au moment où nous recevions ces nouvelles de Rome, un nouveau contingent de plus de deux cents hommes partait de Montréal pour aller rejoindre nos Zouaves pontificaux. Le plus grand nombre se sont approchés de la table sainte, et sont allés puiser, à la source divine de toute force, le courage de faire leur héroïque sacrifice ; nous les accompagnons de nos vœux et de nos prières.

C'est le 8 de ce mois que Son A. R. le Prince Arthur est rentré à Montréal après avoir fait le tour de la Puissance du Canada ; il vient, c'est le bruit commun, passer l'hiver au milieu de nous. Le noble visiteur a dû être satisfait de l'accueil enthousiaste qu'il a reçu à Montréal comme dans toute la Puissance. La famille régnante d'Angleterre, descend de la famille royale de Hanovre qui, dès le Xe siècle, régnait sur une partie de ce royaume.

La branche cadette Brunswick-Lunebourg, vers la fin du XVIIe siècle, parvint à réunir sous son pouvoir tout le Hanovre dans la personne de l'Electeur Ernest-Auguste, qui avait épousé la fille de Jacques Ier, et acquis par ce mariage des droits éventuels à la couronne d'Angleterre. Son fils Georges-Louis monta en effet sur le trône de la Grande-Bretagne après la mort de la princesse Anne, sous le nom de George Ier (1714). De cette famille est sortie la Reine régnante, Alexandrine-Victoria, qui succéda à son oncle Guillaume IV, le 20 janvier 1837.

Deux ans après, elle se maria au Prince Albert, de la maison de Cobourg ; et de ce mariage sont issus plusieurs princes et princesses dont suivent les noms :

VICTORIA-ADÉLAÏDE-MARIE-LOUISE, née le 21 novembre 1840, mariée le 25 janvier 1858 à Frédéric-Guillaume, prince royal de Prusse.

ALBERT-ÉDOUARD, prince de Galles, né le 9 novembre 1841, marié à Alexandra-Caroline-Marie-Charlotte-Louise-Julie, fille du Prince Chrétien de Danemark.

ALICE-MATHILDE-MARIE, née le 25 Avril 1843 ; mariée le 1er juillet 1862, à Frédéric-Guillaume-Louis, prince de Hesse-Darmstad.

ALFRED-ERNEST-ALBERT, né le 6 Août 1844, prince du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande, duc de Saxe, etc.

HÉLÈNE-AUGUSTE-VICTORIA, née le 25 mai 1846.

LOUISE-CAROLINE-ALBERTE, née le 18 mars 1848.

ARTHUR-WILLIAM-PATRICK-ALBERT, né le 7 août 1850.

LÉOPOLD-GEORGES-DUNCAN-ALBERT, né le 7 avril 1853.

BEATRIX-MARY-VICTORIA-FÉODORE, née le 14 août 1857.

L'Honorable M. Rose est parti pour l'Angleterre, emportant les regrets, l'estime et la reconnaissance de ses compatriotes. M. Hinks le remplacera au ministère des Finances.

Nous félicitons la *Minerve* de l'élévation de M. Provencher. L'honneur qu'elle reçoit dans la personne de l'un de ses Rédacteurs est un honneur pour toute la presse canadienne ; et puisque le gouvernement avait une faveur à lui accorder, il ne pouvait faire un meilleur choix que celui qu'il a fait : comme le *Globe* l'a bien dit, M. Provencher est un esprit *ferme et vigoureux* qui a conduit avec *habileté et énergie* la rédaction de la *Minerve* : suivant les vieilles traditions d'un de nos meilleurs journaux toujours fidèle aux bons principes et dévoué aux intérêts du pays et de la religion.

III.

La tranquillité règne à Rome, quoique quelques crimes dont on ne connaît pas la trame aient jeté dans les esprits certaines appréhensions.

On suppose que la révolution tentera une démonstration pour empêcher la réunion du Concile, mais à qui s'attaquera-t-elle ? Sera-ce à Rome ou à Florence ? Tant que le drapeau français flottera à Civita-Vecchia, Garibaldi sera peu tenté d'essayer une seconde fois le *Chassepot*. Alors pour se venger du gouvernement italien qui n'ose avancer, il pourrait bien se retourner contre Florence, et Victor-Emmanuel serait détrôné par celui-là même qu'il a envoyé détrôner le roi de Naples. Ce serait la peine du talion.

Il est maintenant question de rendre à la capitale des Etats Pontificaux son ancien port d'Ostie, en améliorant par des travaux hydrauliques la bouche inférieure du Tibre. Comme l'indique son nom, Ostia était, sous les Césars, le port principal de Rome. C'est de ce point que partaient les flottes et les légions, et c'est là qu'arrivaient les trirèmes chargées des obélisques d'Égypte et des chefs-d'œuvre de la Grèce. Il y a quelques années, on découvrit, près des ruines de l'antique cité détruite par les incursions des Sarrasins, des dépôts de blocs de beaux marbres que Pie IX fit reconnaître par un archéologue érudit, le commandeur Visconti, et dont nos statuaires et nos architectes savent tirer le meilleur parti.

Le Tibre, après un parcours d'environ six lieues au sud-ouest, en quittant les murs de Rome, se jette dans la mer Tyrrhénienne par deux embouchures : le bras du nord, nommé Fiumicino, et le bras méridional,

le Tibre proprement dit, appelé la Fiumara, sur la rive gauche duquel se trouvent l'ancienne et la nouvelle Ostie. Ce port ne fut abandonné qu'en 1612, époque à laquelle on dégagea l'entrée septentrionale, qui, à son tour, menace aujourd'hui de devenir impraticable.

Après avoir longuement étudié le régime du fleuve et de la côte et leurs conditions hydrographiques, un savant ingénieur romain, M. Costa, propose de relier d'abord directement Rome à Ostie par un chemin de fer de 28 kilomètres, et de faire disparaître la barre de la Fiumara, en l'empêchant en même temps de se réformer. M. Costa croit qu'avec une dépense de 9 millions de francs on obtiendrait à l'entrée du Tibre une profondeur de 7 mètres qui se conserverait à l'intérieur sur une étendue de plusieurs kilomètres, de manière à fournir aux navires un bon mouillage d'une superficie de 600,000 mètres carrés. Les bâtiments pourraient s'amarrer aux quais le long des docks et des magasins, et déposer ou prendre leurs cargaisons sur les rails de la voie.

Le cardinal Berardi, promistre du commerce et des travaux publics, après avoir fait examiner par une commission spéciale les plans et les projets de M. Costa, lui a accordé, au nom du gouvernement pontifical, le privilège de leur mise à exécution, et le concessionnaire a déjà versé à la caisse des dépôts de la chambre apostolique un cautionnement de 300,000 francs. Sans préjuger du mérite ni du succès de l'entreprise, il est impossible de ne pas être frappé des avantages qui résulteraient pour les Etats romains de la création du port d'Ostie et de l'établissement d'un chemin de fer qui réduirait à une demi-heure de temps le trajet de la Méditerranée à la ville éternelle.

Les mois d'Août et de Septembre sont pour l'Europe des mois de Congrès ; ordinairement à cette époque, les études et la politique chôment, les voyages s'ouvrent, et l'on profite des vacances pour tenir des assemblées où les hommes de même pays, et même de pays différents, se plaisent à échanger leurs idées, et jettent les bases d'associations destinées à propager et à soutenir leur opinion. Les savants ont commencé, les économistes ont suivi ; les libres penseurs n'ont point tardé, eux aussi, à entrer dans une voie qui leur permettait d'augmenter et d'étendre leur funeste influence. Les catholiques, accoutumés à combattre sur tous les terrains, et combattus de toutes parts, ne pouvaient manquer d'adopter un moyen de défense que leurs ennemis indiquaient eux-mêmes.

De là les Congrès catholiques qui ont pris leur origine en Allemagne et qu'on a vus en Angleterre, en Suisse et en Belgique.

Le 9, 10 et 11 Août, les associations catholiques de la Haute-Autriche ont donc tenu leur réunion générale à Gmunden, dans le diocèse de Linz. Le comte de Brandis présidait ; on voyait autour de lui plusieurs personnages considérables, entre autres, un ancien ministre d'Autriche, le comte Belcredi, et l'évêque de Linz, l'antagoniste courageux des réformes anticatholiques de M. de Beust, et qu'une récente persécution vient d'illustrer et d'honorer aux yeux de tous ceux qui tiennent qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.

Le discours de Mgr. Linz a été très-chaleureusement applaudi ; et le Congrès a été singulièrement touché des paroles qu'un simple paysan, M. Engelhardt, fit entendre en montrant la nécessité de venir en aide au Vicaire de Jésus-Christ par la propagation de l'*Euvre du Denier de Saint-*

Pierre. " Chez nous, dit-il, le catholique le plus pauvre se privera, s'il le faut, de son dernier sou pour le donner au Saint-Père."

En parallèle avec le Congrès des catholiques autrichiens, il faut mettre le Congrès de Bâle et celui de Lauzane.

Le congrès de Bâle a été tenu par l'*Association internationale des travailleurs*, c'est la quatrième fois qu'elle tient séance annuelle. Celle de cette année attire l'attention publique par les doctrines qui y ont été émises. La meilleure solution qu'elle donne aux problèmes sociaux, c'est l'abolition de la propriété, l'abolition de l'hérédité, et un nouveau partage des terres par tout l'univers. Cinquante-huit voix contre dix-huit ont décrété la propriété terrienne morte en principe, il n'y a plus qu'à la réduire en fait, c'est la guerre déclarée aux propriétaires.

Le Congrès de Lauzanne, tenu le 14 Septembre, a été tenu par la *Ligue de la Paix et de la Liberté*, et a été présidé par l'auteur de *l'Homme qui rit*. Génie déchu, étoile tombée, qui, après avoir renoncé à glorifier le vrai, le bien, le beau, en est réduit aujourd'hui à glorifier le galérien, le saltimbanque, l'erreur, le mal et le laid; c'est la juste punition de l'abus du talent. Et qu'a-t-on décidé à ce congrès des disciples de Mazzini? Leur illustre président leur avait tracé le programme, qu'ils n'ont pas manqué de suivre fidèlement, abolir la guerre, faire régner la paix, mais par quels moyens? Par l'égorgement des rois, par celui des prêtres, par l'effacement de toutes les frontières, la suppression de tout douanier, de tout soldat, l'abolissement de toutes les listes civiles, de toutes les magistratures, de toutes les sinécures administratives. Ici ce n'est plus la guerre à la propriété, c'est la guerre au trône, à l'autel, à l'armée, à la magistrature, à toute administration, à la société entière, au profit de quelques centaines de cerveaux détraqués, de cœurs viciés, qu'il faudrait avec leur président envoyer aux *Petites maisons*, ce serait là le vrai moyen d'avoir la paix.

On le voit, les catholiques ont d'autant plus de raison de s'unir pour combattre les ennemis de la foi et de la Société, que ceux-ci imaginent tous les jours de nouveaux moyens pour multiplier le nombre des incrédules et des impies. C'est ainsi qu'il s'organise en Europe une *Société* dite des *familles affranchies* qui a pour but de venir au secours de toute famille qui aurait à l'avance fait preuve d'irreligion, se serait complètement dispensée des pratiques religieuses, ou tout au moins promettrait de s'en dispenser à l'avenir. Cette société serait surtout appelée à fonctionner à la mort d'un membre de la confrérie, et devrait, quand la matière première ferait défaut, acheter les corps des catholiques morts dans le sein de l'Eglise, afin d'en faire le drapeau d'une protestation de la libre pensée.

Ils ont voulu tenter l'essai à Saint-Etienne, en France, avec le corps d'une femme nommée Vial, qu'ils avaient acheté de son mari; mais la population toute entière s'est soulevée contre cette traite des morts et la démonstration a été un scandale dont toute la ville a été profondément indignée.

Si une société de catholiques, dit l'*Union*, s'avisait d'aller au chevet des mourants, l'argent à la main, acheter le droit de confesser, et le droit d'enterrer chrétiennement, et marchandait ainsi le corps d'un être aimé à sa famille en pleurs, il n'y aurait pas assez de fureur, pour accabler une telle manœuvre et pour en vouer les auteurs au mépris public. C'est pourtant ce que fait et ce que fera la " *Société des familles affranchies*," et l'on appelle ce mal un progrès!! Quel remède opposer à ces maux si divers,

qui commencent à se faire quelque jour jusqu'au milieu de nous. A nous, catholiques, notre devoir est tout tracé, redoubler de prières et de bonnes œuvres, travailler à épurer les mœurs publiques, à diminuer le luxe qui les attaque, à perfectionner l'éducation de l'enfance, à instruire ces pauvres ouvriers qu'on égare en les trompant. Leur montrer combien l'impiété est canaille, c'est leur signaler le danger et leur éviter le malheur d'y tomber.

La Pologne n'est pas au terme de ses souffrances. Il y a deux ans le Comité d'organisation l'avait gratifiée d'une division administrative qui multipliait à l'infini les gouvernements et les districts. Aujourd'hui cette division dont on avait dit des merveilles a fait son temps. On parle de diviser la Pologne en quatre gouvernements, mais l'on profitera de ce remaniement pour dégrader quantité de villes que l'on réduira à l'état de simples villages. De 450, elles étaient déjà réduites à 100 ; on trouve que c'est encore trop, on les réduira à une cinquantaine. Un nouvel échantillon de la stupide persécution russe est le décret qu'elle vient de porter : l'Horloge placée au nouvel Hôtel-de-Ville de Varsovie, ne marquera pas l'heure de Varsovie, mais celle de Saint-Pétersbourg, c'est la guerre aux moulins. La persécution religieuse ne cesse pas plus que la persécution politique. L'Archevêque de Varsovie, Mgr. Felinski, est exilé à Taroslaw ; son suffragant, Mgr. Rzewuski, est exilé à Astrakan. Le siège de Podlachie est vacant ; l'évêque de Plock, Mgr. Popiel est exilé ; le siège d'Augustow est devenu vacant par la mort de Mgr. Lubinski. Les sièges de Wladislaw et de Lublin sont sans pasteur. A Sandomir, l'évêque est un vieillard infirme. L'évêque de Kielu allait être exilé lorsque l'effet produit par la mort de l'évêque d'Augustow lui a permis de rester au milieu de son troupeau. L'archevêché de Mohilow est sans pasteur ; Mgr. Krasinski, évêque de Vilna, est exilé à Tern ; l'évêque de Samagitie est chassé de sa ville épiscopale, l'évêque de Kamiénick est exilé ; le siège de Séraspol est vacant ; le diocèse de Minsk possède encore son pasteur, mais ne le possèdera peut-être pas longtemps. L'évêque de Luck, Mgr. Borowski a été plusieurs fois menacé d'exil. C'est un épiscopat tout composé de martyrs, et presque entièrement anéanti.

La dernière nouvelle religieuse est bien triste. C'est la lettre du R. P. Hyacinthe ; nous ne la rapportons pas, elle a été lue dans tous les journaux : nous n'en dirons que deux mots, elle a affligé tous les catholiques ; elle a réjoui tous les ennemis de l'Eglise ; par là même elle est jugée.

Toutefois nous n'attachons pas à cette chute l'importance qu'y attachent certains journaux. Le Père Hyacinthe peut tomber, mais nous croyons que, s'il ne revient pas, il tombera seul comme Laménais.

IV.

La santé de l'Empereur paraît rétablie, et il a présidé de nouveau le conseil des ministres.

A l'occasion de cette maladie on écrit de Rome : Sa Sainteté, en admettant au baisement du pied, dans la sacristie de Saint-Louis-des-Français, le jour de la fête du saint roi, le personnel de l'ambassade, le clergé et une foule de membres de la colonie française, a dit ces paroles :

“ Je regarde la France comme mon meilleur appui, ” ensuite se tournant vers le colonel d'Argy, le Saint Père a demandé :

“ Comment va l'Empereur ? a-t-on de ses nouvelles ? ” Cet hommage et cette sollicitude de Pie IX répondent à bien des calomnies.

Le Sénatus-Consulte a été voté. Les débats du Sénat ont donné occasion au prince Napoléon de faire un de ces discours à sensation dont le genre lui plaît, c'est sa manière de faire bruit. Dans ce discours il s'est posé en conservateur avec toutes les libertés, c'est une demi-conversion à laquelle on peut croire, selon le degré de confiance que chacun peut avoir dans le cousin de l'Empereur. Le bruit court que cette conversion n'est pas tout à fait désintéressé, que le prince aspire à la régence.

On croit, en effet, qu'il serait temps pour l'Empereur d'assurer l'avenir de sa dynastie, et l'on trouve l'occasion favorable. Voici ce qu'en pense le *Moniteur*, et avec ce journal, beaucoup d'autres dévoués à l'empire.

“ Maintenant que le retour de l'Empereur à la santé est un fait qui ne souffre plus de doute, il est opportun de se demander s'il n'y a pas, dans l'ordre politique, des précautions à prendre pour parer aux éventualités que peuvent précipiter d'un moment à un autre une recrudescence et une aggravation toujours possibles de la maladie dont a souffert le chef de l'Etat. Il est évident que lorsque l'Empereur a été atteint par cette maladie, tout, dans les plus hautes situations de son Gouvernement comme dans les institutions sur lesquelles il repose, était en voie de transformation et se trouvait susceptible d'être mis en question si les appréhensions publiques s'étaient réalisées.

La prudence commande à l'Empereur de faire son profit de cette expérience ; aussi commence-t-on à dire que le moment n'est pas éloigné où des questions qui sont sur les lèvres de tout le monde seront courageusement abordées pour régler les conditions dans lesquelles la transmission du pouvoir, prévue par la Constitution de 1852, pourrasi concilier avec l'établissement nouveau de la responsabilité ministérielle et des institutions qui en découlent.

Il ne saurait nous convenir, dans la réserve qui est imposée à la presse en de telles matières, de proposer des combinaisons nouvelles ni de discuter celles qui existent. Il suffit, selon nous, d'indiquer les raisons qui font en ce moment de la transmission éventuelle du pouvoir une question répondant aux préoccupations générales et nécessitant des arrangements auxquels l'âge et la santé de l'Empereur donnent une incontestable opportunité. Il y a tout au moins à examiner si les dispositions inscrites à cet égard dans la Constitution de 1852, si le décret de 1865, qui réorganise et étend les attributions du conseil privé, répondent complètement aux nécessités de la situation présente.

La force croissante de l'esprit conversateur en France, la sympathie avec laquelle l'immense majorité du pays a accueilli les dernières réformes, exigent que l'Empereur sache pourvoir à l'avenir avec décision, et qu'il ne remette rien au lendemain de ce qui peut être fait la veille.”

L'Angleterre est à peine sortie des émotions de la victoire nationale de l'*Oxford* sur le *Haward*, qu'elle retombe dans les agitations de la question irlandaise. L'Eglise établie est renversée, aujourd'hui c'est le système territorial qui est mis en cause ; *up to the land* : la question est intéressante et demande quelques explications que nous remettons à la prochaine chronique.

La panique qui s'est emparée de la Bourse et du public de Berlin à la fausse nouvelle que l'état de l'empereur des Français s'était aggravé,

montre à quel point la paix est assurée. Il est de fait que les bruits de guerre ont repris le dessus dans les derniers temps et qu'ils se maintiennent de la manière la plus inquiétante pour les affaires.

Jamais, depuis 1866, l'horizon ne s'est montré plus menaçant. Ce qui contribue surtout à nourrir l'inquiétude, ce sont ces revues, inspections et parades militaires sempiternelles dans toute l'étendue de la Confédération, c'est en particulier cette recrudescence d'activité que l'on remarque dans toutes les branches du service militaire.

Interrogez qui que ce soit, vous obtiendrez cette réponse : "*L'ermite de Varzin prépare et médite un grand coup.*" Ce grand coup, est-il besoin de le dire ? c'est la défaite de l'Autriche et l'inféodation à la Prusse de tout ce qui a langue allemande.

On prête ce mot à M. de Bismark :

Si la Prusse ne fait pas l'unité allemande en 1870, c'est la république qui la fera en 1900...

La Confédération du Nord, c'est la guerre. La Confédération du Nord n'a qu'un soutien, les baïonnettes ; qu'un ciment, le sang ; qu'un lien, la violence. Toute idée civilisatrice est loin de ses pensées et de ses calculs. Pour la Prusse, car la Confédération c'est la Prusse, il n'y a de souverain bien qu'une forte armée, des canons, des baïonnettes et des casques à pique. Industrie, commerce, tout n'a qu'un but : nourrir et entretenir une armée toujours prête à entrer en campagne.

Quelle est la première et la seule pensée de Guillaume, soit qu'il reste à Berlin, soit qu'il parcoure ses Etats, ou ceux qu'il a volés, ou encore ceux des princes ses vassaux ? Visite-t-il les écoles, les hospices, les cours de justice, les maisons de détention, les établissements industriels, etc., etc. ?

Tout ce qui l'approche doit porter l'uniforme. Qu'il soit à table ou à la promenade, à l'opéra ou autre part, il est entouré d'uniformes. De son palais il se rend à la caserne, de la caserne à la gare, où il est reçu par un poste, de la gare à une inspection, à une parade, à des exercices ou manœuvres militaires. Les seuls établissements capables de piquer encore sa curiosité sont ceux où l'on fabrique des engins de destruction.

Qu'y a-t-il d'étonnant, si dans l'avenir nous ne voyons que la guerre, le dépérissement du commerce et de l'industrie, le paupérisme, la démoralisation ?

C'est une erreur de croire qu'un désarmement pourrait porter remède à tout. Ce n'est pas dans les armements qu'est le péril de la situation, c'est dans ce système militaire qui fait que chaque citoyen est soldat, que l'enfant naît pour ainsi dire le sac sur le dos et le fusil chargé à la main. Tant que ce système ne sera pas aboli, le mot de désarmement n'aura aucune valeur dans la Confédération du Nord et dans les Etats allemands qui ont signé une convention militaire avec la Prusse. C'est donc à ce fatal système que tous ceux qui ont à cœur les intérêts de la civilisation, de l'humanité et de l'ordre social, doivent faire la guerre.

La *Gazette de Silésie* dit qu'aux manœuvres de cette année, on a exigé des chevaux de cavalerie beaucoup plus de force, et qu'on leur a fait supporter des fatigues inconnues précédemment.

La raison est qu'on voulait connaître les chevaux incapables de supporter les fatigues de la guerre, afin qu'on puisse les réformer et les remplacer, de telle sorte qu'en automne tous les régiments de cavalerie prussiens seront munis de chevaux solides et capables de faire campagne.

L'Empereur d'Autriche, à son tour, est, dit-on, sérieusement malade, et attaqué de convulsions nerveuses pleines de gravité. Ce qui n'apaise point la guerre de plume que se font les journaux autrichiens et prussiens, organes des rancunes de M. de Beust et de M. de Bismark. Qu'en sortira-t-il ? la guerre ? ce n'est pas le désir qui manque de part et d'autre, mais personne n'ose commencer.

Il faut avouer que les prétentions de M. de Bismark ne sont pas mal exorbitantes et que sa manière d'interpréter le traité de Prague doit en effet paraître à M. de Beust fort singulière.

“ Le traité de Prague, affirme-t-il, ne donne ni à l'Autriche, ni à aucune puissance le droit de s'occuper des alliances conclues ou à conclure entre la Prusse et les États de l'Allemagne du sud.”

C'est donc tout simplement exclure l'Autriche de l'Allemagne. On conçoit qu'une telle interprétation soulève bien des susceptibilités à Vienne et ailleurs, et ravive de vieilles haines qui ne tarderont peut-être pas à éclater.

Des lettres de St. Pétersbourg du 20 août, adressées à la *Presse*, renferment les plus intéressants détails sur l'évolution nouvelle que la politique russe accomplit en ce moment. L'insatiable ambition de la Prusse faisant une loi à la Russie de veiller à ses intérêts, cette dernière a cru devoir établir à sa frontière, du côté de la Prusse, un triple cordon de douanes, protégé par des troupes. Ce n'est pas tout : malgré les cris des négociants prussiens qui tiraient des grains de la Pologne russe, le gouvernement moscovite a concédé avec subvention à une compagnie, une ligne ferrée de Wilna au port de Libau par la Baltique. Par là tout le commerce des céréales de la Lithuanie, de la Volhynie, de la Podolie etc., aboutira bientôt à Libau. *C'est notre ruine*, se sont écriés les armateurs de Dantzic ; mais les Russes ont répondu que la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre, et se sont moqué des criaileries de ces honnêtes commerçants.

Par cette stratégie commerciale, la Russie préludait au changement qui s'opère dans sa politique extérieure. Cette politique s'est affichée presque sans ménagement dans l'entrevue que le prince Gortschakoff, passant par Berlin pour se rendre à Bade, a eue, il y a quelques semaines, avec M. de Bismark. Ces deux personnages ne s'aiment pas, et chacun d'eux trouve que la réputation de l'autre a été surfaite.

Dans cette entrevue, dont les détails ont été connus à Saint-Pétersbourg, le prince Gortschakoff, après avoir débuté avec sécheresse et froideur, se montra ironique et hautain. M. de Bismark, habitué pour peu qu'on l'irrite, à traiter tout le monde avec arrogance, se serait surpassé en cette occasion, s'il n'avait eu la certitude qu'il mécontenterait le roi Guillaume, qui ne veut pas se brouiller avec son neveu, l'Empereur de Russie, et qu'il risquerait peut-être sa grande situation.

Le prince Gortschakoff se plaignit, articula des griefs, sans dissimuler que la Russie *entendait sortir d'une fausse position pour ne prendre désormais conseil que de ses intérêts*. M. de Bismark s'excusa, nia, éluda, sans donner le change à un adversaire rompu à toutes les roueries diplomatiques. Dans une lettre qu'il écrivit peu après à Saint-Pétersbourg, le prince Gortschakoff disait : “ Je lui ai fait voir que nous pouvons nous passer de la Prusse, tandis qu'elle ne pourra jamais se passer longtemps de nous. Je ne lui ai fait grâce d'aucun tort et lui ai dit son fait assez

durement. Je croyais qu'il allait briser les vitres, mais point ; il a joué au bonhomme et s'est donné une voix altérée pour m'assurer que je méconnaissais ses sentiments à notre égard, et que mon injustice lui causait la plus vive affliction qu'il eût ressentie. Il a protesté de sa bonne foi et n'a jamais été si Prussien ; mais je connais et ne m'y laisse point prendre. Il va me garder une grosse rancune et me détester plus peut-être qu'il n'a jamais détesté de Beust."

On lit dans le *Memorial diplomatique* :

Les nouvelles de la santé de l'Empereur de Russie, sans avoir un caractère alarmant, comme plusieurs journaux l'avaient annoncé, sont loin d'être entièrement rassurantes.

Une lettre de Saint-Pétersbourg du 30 août dernier rapporte que le czar est atteint de mélancolie à Livadia, et qu'il refuse pendant des journées entières de voir qui que ce soit ; mais cet état ne diffère guère de son état ordinaire, et n'a été aggravé que par un léger refroidissement.

L'inquiétude avait dernièrement gagné les populations des provinces, au point que plusieurs gouvernements avaient jugé nécessaire d'ordonner des solennités religieuses et des prières publiques pour la santé de Sa Majesté.

Cette démonstration, comme on doit le penser, a été mal vue à la cour ; car elle a contribué à redoubler l'alarme, au lieu de la calmer ; aussi les autorités se donnent-elles toutes les peines pour démentir des bruits fâcheux que les partis pourraient exploiter dans un sens nuisible à la tranquillité de l'empire.

En Italie la situation ne s'améliore pas. L'entente est loin de régner entre les ministres et le roi qui ne veut pas sanctionner les mesures illégales de répression que propose le Chef du Cabinet ; force est donc de s'en remettre aux éventualités de l'avenir qui n'est pas rassurant.

La lutte entamée entre l'administration et la presse, se poursuit, ardente, impitoyable ; l'attitude électorale de Naples et de la Lombardie est hostile, Milan surtout, par l'opposition sérieuse et réservée de sa municipalité, donne à la cour les plus sérieuses inquiétudes.

En Espagne le mouvement Carlisle parait ajourné, toutefois au commencement de Septembre il n'était pas constant que Don Carlos eut passé la frontière.

La note du Général Sickles, ministre des Etats-Unis à Madrid, a causé une certaine sensation. On a cru, un instant, que le gouvernement de Washington avait posé un *ultimatum* à celui de Madrid à l'occasion de Cuba. Il menaçait de procéder à l'annexion, si l'Espagne ne mettait pas fin à la guerre civile dans un bref délai : mais tout cela n'était qu'une fanfaronade de Jonathan, qui s'est humblement retiré quand il a vu derrière l'Espagne, la France et l'Angleterre. Il est fort Jonathan, oui, mais contre les faibles, à dix contre un.

On s'est trop hâté d'annoncer la fin du conflit entre le Sultan et le Pacha d'Egypte. La dernière note de la Sublime Porte, n'est rien moins que flatteuse pour le vice-roi ; elle lui impose de dures conditions auxquelles on ne sait pas s'il se soumettra. Se croyant à l'abri de Constantinople, derrière le canal de Suez, jaloux de déployer quelque faste à l'inauguration de cette grande entreprise, Abbas Pacha s'est donné le luxe d'une armée de 50,000 hommes, de 200,000 fusils à aiguille, et de vais-

seaux cuirassés : de plus il demandait le droit de battre monnaie, de créer un ordre de décoration, de faire des traités, et de prendre le titre de *Azizi Misiri*, nom des anciens rois d'Égypte ; en un mot le Khidive voulait trancher du Souverain indépendant. La Porte se refuse à ses prétentions, et de plus lui enjoint de vendre ses vaisseaux cuirassés, de ne plus imposer de taxes nouvelles, de réduire son armée à 30,000 hommes, nombre pour lequel il est autorisé par les firmans, et d'envoyer chaque année à Constantinople le bilan de sa situation financière.

Que répondra le Pacha ; c'est ce qui n'est pas prévu, mais ce serait une surprise pour le monde si le canal de Suez, qui doit servir de trait-d'union entre tous les peuples, allait s'inaugurer au bruit de la mitraille. Espérons que la Porte et le Pacha auront la courtoisie de ne point rendre l'Impératrice Eugénie témoin de cette passe d'armes ; car elle doit être aujourd'hui partie pour Constantinople où le Sultan lui prépare une royale réception, et met à sa disposition une de ses plus belles résidences sur le Bosphore.

V.

La politique a donné peu de nouvelles de ce côté de l'Océan ; l'agitation au sud se maintient par les élections des Etats qui rentrent dans l'Union. Les affaires de Cuba se présentent à peu près dans le même état, et donnent des nouvelles bien contradictoires. Celles concernant la guerre du Paraguay ne présentent pas plus de certitude. On espère tous les jours apprendre la dernière défaite de Lopez, et Lopez tient toujours la campagne et les armées alliées en échec.

New-York a célébré le 17 septembre avec grand éclat le centenaire de la naissance d'Alexandre de Humboldt. Cet homme, dont le génie prodigieuse embrassait dans une profonde connaissance des détails mêmes, toutes les sciences physiques, politiques et sociales, la littérature et les arts, a vécu près d'un siècle, 1769 à 1859 ; et ses compatriotes, auxquels se sont associés tous les hommes de savoir et d'intelligence, n'ont pas voulu laisser passer cette date mémorable sans payer un souvenir de reconnaissance à celui qui a été la plus grande gloire contemporaine de l'Allemagne et du monde entier.

Ce centaire est le de ce siècle qui pourra être appelé le siècle au centenaire.

Nous venons de voir célébrer en France celui de Napoléon I., le 15 d'Août dernier.

En 1867, nous avons eu le centenaire du martyr de Saint Pierre.

En 1865, l'Italie a eu celui de Dante.

En 1864, l'Angleterre celui de Shakespeare.

Et de toutes ces fêtes, laquelle a rappelé à l'humanité son plus grand bienfaiteur ? Est-ce celle du savant, du conquérant, du poète italien ou du tragique anglais ? Pour peu qu'on y pense, la réponse ne se fait pas attendre. Le Premier Pontife de l'Église du Christ qui a tiré le monde de la barbarie, qui l'a arraché à l'ignorance, à la démoralisation la plus effrénée, qui a abolie l'esclavage, moralisé et adouci la guerre, fondé toutes les institutions qui éclairent les nations et soulagent les misères humaines ; voilà le véritable grand homme, le vrai bienfaiteur des peuples, et ce grand

homme est un saint ; et ce saint, ce n'est ni la science, ni l'art, ni la littérature, ni la plume, ni l'épée, qui l'a formé, c'est la croix de Jésus-Christ, et la religion qu'il a donné au monde, et qui continue de verser ses bienfaits et sa lumière sur les aveugles qui l'outragent et le blasphèment.

Un nouveau centenaire vient d'être célébré en Bohême, c'est celui de Jean Huss, hérétique, précurseur de Luther, brulé vif à Constance en 1415. Quelle reconnaissance peut lui devoir l'Allemagne !!

H***

~~~~~

On vient de nous remettre les ouvrages suivants ; nos sincères remerciements à qui de droit.

Histoire de Cinquante ans (1791-1841,) annales parlementaires et politiques du Bas-Canada, depuis la constitution jusqu'à l'union. Par T. P. Bédard, dédiée à Son Exc. Sir Narcisse Belleau, Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec. Cet ouvrage, imprimé à Québec, renferme 419 pages.

\* \*

Le Jubilé du Concile de l'Immaculée-Conception. Instructions, prières spéciales et pieux exercices à l'usage de tous les fidèles, publié avec autorisation ecclésiastique par J. B. Rolland.

\* \*

Almanach agricole, commercial et historique de J. B. Rolland et fils, pour l'année 1870.